

L'AMANT D'UN JOUR

UN FILM DE PHILIPPE GARREL



TÉLÉRAMA

"UNE OEUVRE CONTEMPORAIRE ET CLASSIQUE, D'UN INCONSTESTABLE MODERNITÉ. [...] PHILIPPE GARREL DÉROULE SON ART"

POSITIF

"UN CHEF D'ŒUVRE. L'AMANT D'UN JOUR S'INSCRIT DANS LA CONTINUITÉ D'UNE SÉRIE DE FILMS POINTILLISTES, AUSSI CONCIS QUE DES NOUVELLES, BROSSÉS DANS DE SPLENDIDES LAVIS EN

LE MONDE

"UN NOUVEAU GARREL À PROMENER AVEC SOI."

L'HUMANITÉ

"DEUX SCÈNES SEULEMENT ET LE DERNIER FILM DE GARREL EST DÉJÀ AU-DESSUS DE TOUT CE QU'ON A VU RÉCEMMENT."

LES CAHIERS DU CINÉMA

"PHILIPPE GARREL CÉLÈBRE L'HUMAIN DANS SES MOINDRES RECOINS, DANS SES MOINDRES FRÉMISSEMENTS. CEUX DE L'ÂME ET DU CŒUR. UN DÉFRICHAGE EXISTENTIEL TOTAL, QUE SON ŒUVRE ENTIÈRE EXPOSE AVEC BRIO SANS CESSER RENOUVELÉ."

BANDE À PART

"C'EST LE SOMMET DE L'ART : LA SIMPLICITÉ."

LES INROCKUPTIBLES

"AUCUN CINÉASTE NE SAIT SAISIR CES SENTIMENTS AUSSI INTENSÉMENT."

LIBÉRATION

Le Monde

“L’Amant d’un jour” : l’amour, ce conte cruel toujours recommencé

Le cinéaste Philippe Garrel intègre cette fois l’amitié féminine à sa peinture des sentiments.

L’avis du “Monde” : chef d’œuvre

Le dernier film en date de Philippe Garrel, l’ex-petit frère soixante-huitard de la Nouvelle Vague, aujourd’hui l’un des plus grands peintres de nos fluctuations intimes et sentimentales, sort en salles dans la foulée de sa présentation à la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes, dont il revient récompensé du prix de la SACD (ex æquo avec *Un beau soleil intérieur*, de Claire Denis).

L’Amant d’un jour s’inscrit dans la continuité du récent virage négocié par Garrel avec *La Jalousie* (2013) et *L’Ombre des femmes* (2015), qui dessinent une série de films pointillistes, aussi concis que des nouvelles, brossés dans de splendides lavis en noir et blanc, et consacrés à chaque fois au récit particulier d’un « épisode » amoureux. Série qui se distingue non seulement par sa netteté d’exécution et sa justesse synthétique, mais aussi par la mise au jour de schémas secrets, enfouis au cœur des comportements amoureux, et dont la révélation délicate donne à chacun des films l’allure d’apologues sans emphase.

L’Amant d’un jour s’ouvre, de façon frappante, sur deux pics d’intensité consécutifs. Une étudiante (Louise Chevillotte) dévale les escaliers de l’université, pour rejoindre un amant dans les toilettes et jouir de son étreinte. Une seconde jeune femme (Esther Garrel), mise à la porte de chez son petit ami, s’écroule sur le trottoir et fond en larmes. Entre l’orgasme et les pleurs, deux cris déchirent littéralement la bande-son, avec une violence saisissante, comme pour rendre immédiatement présents les deux personnages féminins (au-delà de toute caractérisation psychologique). Deux cris qui les identifient l’une à l’autre, car issus d’émotions primales, mais les dissocient dans un même mouvement, puisqu’ils appartiennent aux domaines inversés du plaisir et de la douleur. L’étudiante vit une histoire d’amour avec son professeur de philosophie (Eric Caravaca), dont elle partage l’appartement. La seconde n’est autre que la propre fille de ce dernier, venue frapper à sa porte à la suite de sa rupture, et devant donc cohabiter avec cette concubine qui a le même âge qu’elle. Les deux jeunes femmes se soutiennent mutuellement, l’une pour surmonter les tourments de la séparation, l’autre pour cacher ses fréquentes incartades. Des secrets partagés (une tentative de suicide avortée, des photos compromettantes) les liguent dans le dos du père, mais leurs ethos amoureux, en tous points opposés, les conduisent à leur insu à se tirer dans les pattes.

Des affects contraires

C’est la première fois, à travers ses deux héroïnes, que Philippe Garrel investit avec autant d’attention, et dans le détail, le motif de l’amitié féminine, qui s’ouvre ici comme un contrechamp à la relation homme-femme, d’ordinaire cardinale dans son cinéma. Le cinéaste constate toujours une dualité irrémédiable entre les sexes (« On fonctionne pas pareil », lâche l’étudiante), mais observée cette fois à partir d’une sororité mimétique. L’élément féminin, déplié en deux pôles (fille et maîtresse), désigne la liaison amoureuse comme une hésitation constante (et œdipienne) entre le désir et la filiation.

En réunissant ainsi dans un même appartement deux histoires d’amour, l’une qui commence et l’autre qui finit, le récit superpose des affects contraires qui finissent par se contaminer mutuellement. Combinant ainsi deux moments contradictoires du cycle sentimental, Garrel examine avec une acuité bouleversante ce drôle de paradoxe affectif : l’amour n’est éternel qu’à condition de s’accepter comme entropique, c’est-à-dire toujours voué à sa propre destruction. L’événement majeur reste l’arrivée de l’inconscient dans l’œuvre du cinéaste

Mais l’événement majeur reste encore l’arrivée de l’inconscient dans l’œuvre du cinéaste (sans doute due en partie à l’intervention du scénariste Jean-Claude Carrière), jadis si rétif à toute forme de psychologie retorse. Depuis trois films, une trame inconsciente dédouble celle du récit amoureux pour déboucher sur une sorte de conte cruel (les trompeurs trompés de *La Jalousie* et *L’Ombre des femmes*).

Dans *L’Amant d’un jour*, si l’amitié entre les deux femmes relève du domaine du conscient, l’inconscient recouvre en quelque sorte l’arène impitoyable de leur rivalité secrète. Elles ne partagent ni le même rapport au corps ni la même temporalité : l’une, rayonnante de sensualité, accède au désir présent, tandis que l’autre, apparemment plus fragile, reste chevillée dans le projet de restaurer son couple. Antagonisme accentué par toute une série d’actes manqués, de gestes esquissés, de paroles échappées et de non-dits qui en disent toujours trop long. A la fin, l’une aura raison de l’autre, mais la plus captive des deux n’est désormais plus celle que l’on croit.

MATHIEU MACHERET

“Philippe Garrel, ruptures de style”

Légèreté primesautière, vitesse, autodérision : dans «L'Amant d'un jour», le cinéaste filme les états d'âme d'un quinquagénaire confronté au regard amusé de la maîtresse de 23 ans et de sa fille du même âge qu'il héberge suite à une déception amoureuse.



Philippe Garrel n'a au fond filmé qu'une chose : des rencontres, des séparations et, entre les deux, des amours se promettant l'éternité avant de sombrer trop tôt. Aucun cinéaste ne sait saisir ces sentiments aussi intensément. Sans doute parce que, dans ses films, l'intimité ne se limite pas à la dramaturgie mais devient bien plutôt comme une substance suspendue dans l'air, contenue dans la lumière - toujours sublime - qui circule entre les êtres lorsqu'ils se tiennent ensemble, marchent côte à côte, se se retrouvent seuls en pensant à l'autre.

Longtemps, on a dit de Garrel qu'il était un romantique. Chez lui, l'amour était sacré et l'absence désespérée, souvent suicidaire. Depuis trois films, *la Jalousie*, *l'Ombre des femmes* et aujourd'hui *l'Amant d'un jour*, il se passe quelque chose de tout à fait nouveau : on parle à son propos de légèreté.

Cette légèreté correspond d'abord à une distance nouvelle. Il a longtemps filmé sa vie au présent, mettant en scène ses proches dans de taciturnes poèmes ; puis, à partir de *l'Enfant secret*, il a commencé à se retourner sur son passé pour en faire la matière d'une œuvre que l'on pouvait alors qualifier d'autobiographique. Dans les deux derniers films, le recul s'est creusé, son regard s'est doublé d'un autre point de vue, celui des femmes (ce qu'attestent les voix off féminines). La gravité s'est alors teintée d'une forme d'ironie, comme si un macho se voyait soudain à travers les yeux de ses conquêtes.

Dans *l'Amant d'un jour*, présenté à Cannes à la Quinzaine des réalisateurs (lire Libération du 20-21 mai), l'homme (Eric Caravaca) a une cinquantaine d'années et les femmes ont toutes 23 ans : Ariane (Louise Chevillotte), une étudiante aimée, Jeanne (Esther Garrel), sa fille, réfugiée chez lui à cause d'un chagrin d'amour. Elles deviennent amies, se comprennent d'une façon qui lui échappe. Pour cet homme dépassé, la différence d'âge va de paire avec la différence de sexe.

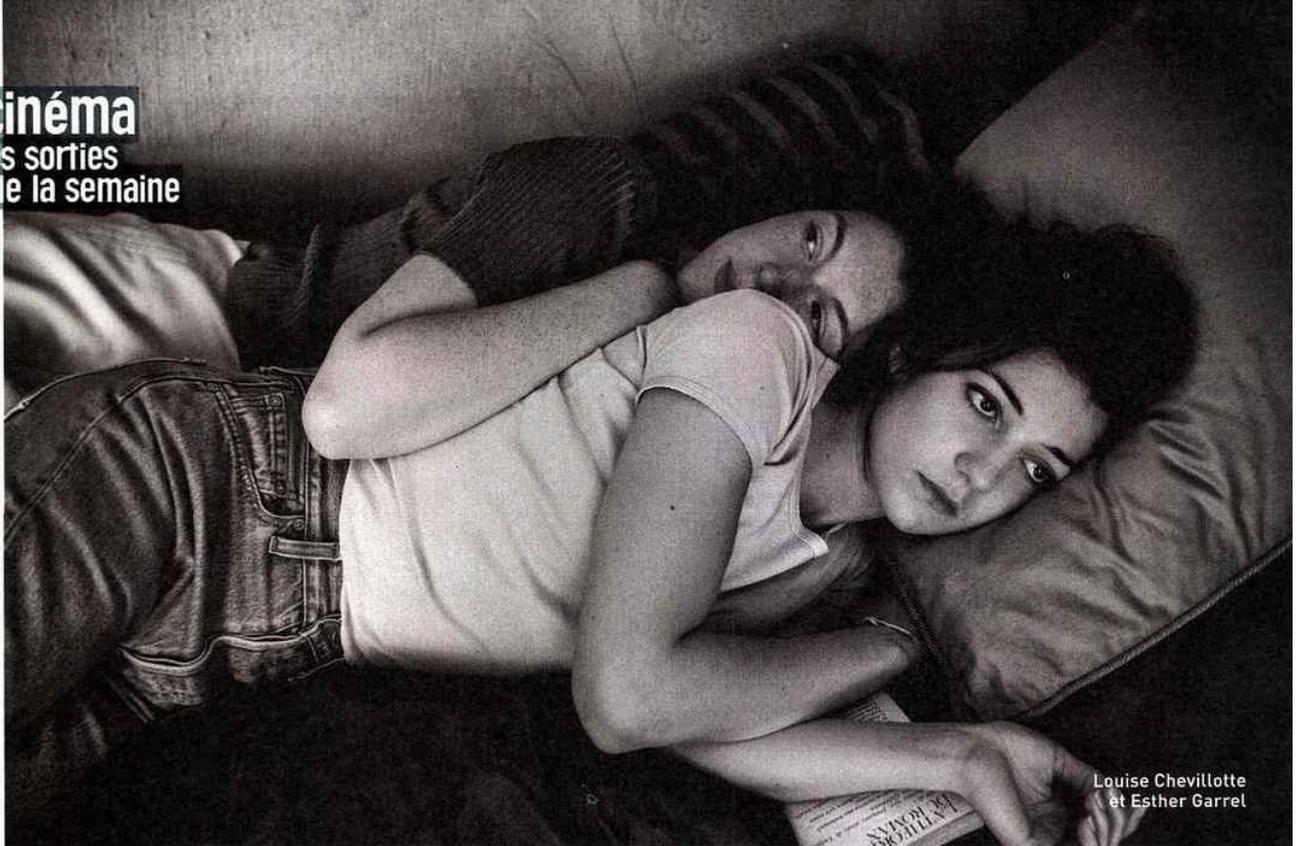
Ça passe d'abord de manière physique : il est nonchalant, sa maîtresse est impétueuse ; il est sombre sous ses longs cheveux bruns, tandis que la peau blanche d'Ariane absorbe la lumière. Et Garrel, sans condamner personne, semble prendre le parti d'Ariane, celui de la vitesse (le film s'accélère dans la dernière partie) et de la sensualité (il ose filmer ici des nus et des scènes d'amour fougueuses), laissant peu à peu en plan l'homme qui revendiquait la tolérance de son amour, mais qui n'en revient pas de découvrir qu'une femme peut aimer le plaisir pour le plaisir.

L'Amant d'un jour n'a cependant rien d'une ode libertine, il est même traversé par de grands moments de tristesse. Mais, tout allant très vite, le désespoir ne semble plus tenir, il est aussi passager que l'amour. L'un et l'autre se succèdent d'une manière quasi symétrique : le couple qui faisait l'amour dans la première scène a fait place à un autre couple s'embrassant dans le dernier plan. Ils se sont croisés, ont agi l'un sur l'autre : Ariane a sauvé Jeanne du suicide, Jeanne a présenté à Ariane celui qui sera son amant ; l'une a été quittée, l'autre a retrouvé son amour ; celle qui pleurait retrouve la joie, l'autre pleure à son tour.

Et le film ressemble un peu à cette fête où des corps se tournent autour, s'enlacent, partent ailleurs, reviennent, en dansant sur ces mots de Michel Houellebecq : «La vie qui s'en va en riant / Remplir des entités nouvelles...»



cinéma
les sorties
de la semaine



Louise Chevillotte
et Esther Garrel

L'Amant d'un jour

de Philippe Garrel

Vu à la Quinzaine des réalisateurs, le nouveau Garrel atteint une sereine simplicité, avec même quelques touches d'humour.

Une nuit, un père voit débarquer chez lui sa fille en larmes. Elle vient de quitter son compagnon. Comme c'est un gentil père et qu'il sait ce que c'est que l'amour, la passion et ses affres, il l'accueille à bras ouverts et l'appelle "ma fille".

Mais il doit lui signaler qu'il y a une femme dans l'appartement, et même dans son lit. C'est une de ses étudiantes, ils vivent ensemble depuis trois mois et elle a le même âge que sa fille. C'est l'histoire du film.

On retrouve dans ce nouveau film de Garrel tout son talent : sa direction d'acteurs, son sens du cadre, cette manière de fictionner sa propre vie. Entouré de scénaristes qui sont des noms (Jean-Claude Carrière et Arlette Langmann, quand même), il creuse de film en film sa veine autobiographique. Le noir et blanc est somptueux, ses deux actrices principales (Louise Chevillotte, dont c'est le premier film, et sa fille Esther) sont géniales et Eric Caravaca (le père) sobre et déchirant. Les cages d'escalier sont toujours crades, comme dans ses films des années 1970, on dirait qu'elles n'ont jamais été repeintes.

On pourrait dire que c'est de la routine mais non, point du tout. C'est le sommet de l'art : la simplicité. Philippe Garrel n'a plus rien à prouver, il creuse son art, il est au travail, comme un peintre tous les jours dans son atelier, avec les mêmes pinceaux, les mêmes couleurs, il travaille et progresse, essaie d'être encore meilleur. Il y a de la vitalité dans les films de Garrel, toujours, encore aujourd'hui.

C'est ainsi que, film après film, apparaît une certaine sérénité chez cet auteur autrefois si torturé. Une tendresse, une bienveillance, une indulgence. Et aussi un sens de l'humour de plus en plus évident. On ne dira pas que ce nouveau film est une comédie mais le rire y est de plus en plus présent, une légère ironie aussi. Même si Garrel ne plaisante jamais avec la douleur, physique et psychologique, que peut faire l'amour, la nuit, quand on se réveille soudain et qu'on se souvient de la réalité du jour, qui est que l'être aimé ne vous aime plus, et que vivre est tout simplement impossible. **Jean-Baptiste Morain**

L'Amant d'un jour de Philippe Garrel, avec Esther Garrel, Louise Chevillotte, Eric Caravaca (Fr., 2017, 1 h 16)

Télérama

L'AMANT D'UN JOUR

PHILIPPE GARREL

Un professeur, sa compagne et sa fille... Philippe Garrel rejoue son entêtante valse de l'amour, avec une distribution inédite.



Un homme et une femme se rejoignent dans le couloir d'une fac, l'empruntent prestement. Puis l'image passe aussitôt au couple en train de faire l'amour, dans les toilettes. Plan rapproché sur le visage de la femme, sur sa jouissance. Etonnante entrée en matière, abrupte, vibrante, de la part de Philippe Garrel. L'auteur des Amants réguliers, volontiers prude mais au cinéma si sensuel, n'avait jamais abordé ainsi de front une scène d'amour. Autre changement notable, déjà amorcé, il est vrai, avec L'Ombre des femmes : l'homme est relégué au second plan, ce sont les femmes qui prennent le pouvoir, occupent le devant de la scène. En majesté.

Le couple est formé par un professeur de philosophie (Eric Caravaca) et l'une de ses élèves, Ariane (Louise Chevillotte). Elle a l'âge de sa fille. Laquelle apparaît. Elle s'appelle Jeanne (Esther Garrel), c'est fini avec son amoureux, elle pleure toutes les larmes de son corps et vient trouver refuge chez son père. Un homme, deux jeunes femmes : voici reconduite la trinité chère au cinéaste depuis Le Lit de la Vierge, mais recomposée. Les deux jeunes femmes, Ariane et Jeanne, se ressemblent et sont très différentes. Au début, Jeanne voit d'un mauvais oeil celle qu'elle compare à sa mère. Puis elles apprennent à se connaître : Jeanne est une amoureuse romantique, entière, fidèle ; Ariane, un don Juan au féminin.

La douleur et la joie d'aimer, l'infidélité, l'harmonie et la rupture. Autant de thèmes allégoriques, déjà illustrés mais sans cesse régénérés à travers la caméra frémissante de Philippe Garrel. Il sait transformer en poésie brute des situations banales, ces femmes entre elles qui parlent ouvertement d'adultère dans la cuisine. Ces amis qui se croisent par hasard sur un boulevard en pente douce dans Paris déserté. Ou ces amants qui se remémorent, dans un café, leurs premiers regards échangés. La splendide image en Cinémascope et en noir et blanc, signée Renato Berta, concourt à l'ampleur de ce théâtre de l'intime, intemporel parfois (on se croit dans les années 60 ou plus loin encore), tout en étant parfaitement inscrit dans le monde d'aujourd'hui. Louise Chevillotte (charnelle, conquérante) et Esther Garrel (émouvante funambule, Pierrot au féminin) incarnent chacune à sa façon une idée de la jeunesse contemporaine. Il y a quelque chose de troublant à voir, d'ailleurs, la « dynastie » des Garrel se prolonger. Après le grand-père (Maurice), puis le fils (Louis), voici la fille invitée à entrer dans ce monde de fiction à forte teneur autobiographique, riche de jeux de miroirs, d'échos et de rimes.

Curieux ménage à trois, où une tierce personne est toujours tapie derrière le couple, où l'on couche par procuration, où l'on recherche consciemment ou non le père. Autour du complexe d'Œdipe (ou d'Electre), entre les secrets bien gardés et les révélations cuisantes, le film oscille, sans jamais s'appesantir. Avec les années, l'ancien chantre de l'underground a gagné en concision, en force expressive dans la peinture des sentiments et des visages, distordus par les pleurs, rieurs aussi, sereins et lumineux. Lorsqu'une jeune fille en fleur et un garçon galant s'embrassent dans la rue, lui la soulève et elle décolle du sol. Qui a dit que le cinéma de Garrel

JACQUES MORICE

POSITIF

REVUE MENSUELLE DE CINÉMA

“L’Amant d’un jour” : La prose tranquille de l’ardeur

L’Amant d’un jour forme un diptyque avec *L’Ombre des femmes* (2015) : les deux films sont écrits par le même carré magique composé de Philippe Garrel et Caroline Deruas, Jean-Claude Carrière et Arlette Langmann ; le cinéaste et sa compagne, une collaboratrice de longue date et un nouveau venu illustre dans l’univers garrélien. Le film précédent avait surpris par sa forme classique (incontestable apport de Carrière), par une évidence, un ton « sec un peu » et un « déroulé » quasi déterministe qui aboutissait au remariage. Le conte moral avait sa victime (le personnage de Lena Paugam), la jeune infidèle, celle pour qui le mari quittait sa femme ; elle a un autre amant, la femme mariée l’apprend, tout le monde doit souffrir, mais la conversation du couple reprend, leur désir aussi et enfin le travail – ils font des films ensemble.

L’Amant d’un jour peut d’abord apparaître comme une subtile variation sur le même thème avec des ingrédients différents : un homme mûr, professeur de philosophie, vit avec l’une de ses étudiantes ; sa fille, qui a l’âge de sa compagne, vient habiter chez lui à la suite d’une douloureuse séparation. À la fin du film, le jeune couple sera reformé, mais le conte moral aura deux victimes, la jeune infidèle (le personnage de Louise Chevillotte) et son compagnon, l’un et l’autre rendus à la solitude. Le diptyque en miroir suffirait à notre bonheur, tant l’absolue nécessité de l’intrigue en impose et propose des itinéraires amoureux où là encore la connaissance est fondée sur la souffrance. Mais il est moins question ici de romantisme que d’un authentique *pathei mathos*, expression qui désigne depuis Eschyle la nécessaire traversée endurente du malheur, nécessaire pour en savoir un peu plus long sur soi. Le « remariage » du jeune couple ne leurre pas cependant : la réunion « sympa » au restaurant à la fin du film, en présence du père solitaire auquel on tient à apprendre la bonne nouvelle, prend un relief bien ironique quand on se rappelle l’intense souffrance de la fille (interprétée par Esther Garrel) qui a donné sa note tragique à tout le début. Elle aussi, comme bien des personnages de l’œuvre de Garrel, a voulu en finir et elle n’aura été sauvée du saut dans le vide, *in extremis*, que par la jeune compagne de son père.

Mais, et c’est autrement important, ces magnifiques et pures lignes de scénario n’auraient sans doute pas valu une heure de peine si elles ne s’étaient pas immédiatement transmues en film de Philippe Garrel – en émotion pure, pas seulement sentimentale, mais physique, simple, quotidienne, sexuelle, parisienne, jeune et musicale. (Parenthèse à ce propos : la séquence dansée, chorégraphie troublante et originale de jeunes coupes qui se frôlent, ce moment de pure grâce vaut tous les *La La Land* passés, présents et, *horresco referens*, à venir : il fallait que cela fût dit.) En termes de lumière, ce second film éclairé par Renato Berta fait aussi écho au précédent, mais on peut préférer les choix de *L’Amant d’un jour* ; quand l’image de *L’Ombre des femmes* tendait vers une lumière blanche, quasi surexposée qui rendait, certes, le malaise persistant du couple, celle du dernier film joue sur toutes les nuances d’un noir et blanc lumineux afin de montrer le passage de l’ombre à la nuit et du jour à la lumière : on songe alors à Alexandre au « Train Bleu » dans *La Maman et la Putain*, quand il expliquait à Veronika que Murnau était précisément le cinéaste du passage – de la ville à la campagne et de la nuit au jour. Sans formalisme aucun et explorant obstinément le naturel propre à son cinéma, celui de la tradition française, de Lumière dont il sait depuis toujours qu’il est l’ultime rejeton, Philippe Garrel « déroule » lui aussi son art, coupant ses séquences en arêtes nettes, laissant le champ vierge en attaque de plan (leçon de Bresson que seul Eustache avant lui a su intégrer à la monstration de la vie et du désir) et s’attachant davantage encore à ses acteurs ; à bien des égards, le film semble se faire tout seul. Spectateurs très intrusifs, nous assistons à des scènes d’autant plus intéressantes que notre place est soulignée, un peu comme à la parade, par d’amusants tics de langage (ainsi Éric Caravaca gratifie toujours Esther Garrel d’un très rustique « Bonjour, ma fille »). Nous surprenons surtout, comme souvent chez Garrel mais avec une grande intensité, un désir brut qui se monnaie en scènes de sexe : dès l’ouverture, les « toilettes des professeurs » sont vouées à cet usage, et la répétition tardive de l’acte en un tel lieu, mais avec un autre homme, marquera la fin de l’histoire pour le personnage incarné par Louise Chevillotte.

Entre-temps, le désir va où il veut, ou plutôt là où il croit pouvoir aller en toute impunité, mais seule la séquence dansée, délibérément utopique, fait oublier la tension du présent et la sanction à venir. La jeune compagne du professeur se paie de mots : elle est tombée amoureuse en classe, par le truchement d'une phrase, et elle croira plus tard à l'idéal de franchise (sincérité et affranchissement) énoncé par l'homme. Le reproche de donjuanisme qu'il lui adresse est fondé car il provient d'un ci-devant séducteur qui croit bien comprendre les enjeux du désir. Le film met parfaitement en évidence les différences d'âge : l'homme mûr croit pouvoir énoncer une règle de franchise redoutant que les tentations ne soient plus fortes pour sa jeune amante ; la suite montrera qu'il se leurrait, parce que allumer un contre-feu ne peut qu'attiser l'incendie. La jeunesse vaut aussi pour elle-même : les deux femmes ont le même âge et vivent d'évidence comme des sœurs improvisées, un peu trop tolérantes l'une avec l'autre, mais plutôt à l'aise dans la cohabitation. L'échange de secrets, la séance de photos pour l'une, la tentative de suicide pour l'autre, noue entre elles un lien temporaire et délibérément artificiel. Car dans l'économie du film (autre point commun avec *L'Ombre des femmes*) c'est le narrateur, dans un moment un peu truffaldien, qui en révèle l'existence au spectateur. Ces dissimulations, mensonges par omission, montrent que le ver est dans le fruit, ce qui prendra la forme d'une tromperie sans lendemain qui renvoie au titre du film. Elles ont pour contre-partie l'autre histoire d'amour qui n'appelle pas avant la fin du film de rencontre directe entre ses protagonistes : la compagne du père viendra chercher des affaires de la fille chez le copain que l'on découvre à cette occasion, mais toute la charge de l'histoire repose de fait sur les épaules d'Esther. Le cinéaste offre ici à sa fille le véritable personnage garrélien de l'histoire, celui qui souffre et n'entend plus la guitare... Et c'est naturellement elle, la femme d'un seul amour, qui se doit de provoquer la catastrophe finale, en trompant son ami par procuration, c'est-à-dire par le truchement de la compagne de son père.

Esther Garrel accomplit une forme de prodige en incarnant une authentique fille d'aujourd'hui (dans ses mimiques et ses expressions, sa relation au monde, aux autres, à son père) tout en conservant la mémoire de la souffrance inhérente à l'œuvre entière du cinéaste. L'autre jeune actrice, Louise Chevillotte, confirme la formidable plasticité du cinéma de Garrel, capable d'intégrer une puissante nature d'actrice à une vision du monde à la pureté inoxydable. *L'Amant d'un jour* est une œuvre contemporaine et classique, à l'image du Paris populaire et nervalien montré par le film et des intérieurs simples, vieillots, bressoniens (on se croirait parfois dans *Pickpocket*), sans apprêt et à la fois d'une incontestable modernité.

MARC CERISUELO



FESTIVAL DE CANNES

Concert de sentiments sur le ton de la ritournelle

Le très beau film de Philippe Garrel a remporté le prix de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), lors de la Quinzaine des réalisateurs.

L'AMANT D'UN JOUR,
de Philippe Garrel.
France, 1 h 13

Battant le pavé, échouée sur des marches, une jeune fille déverse toutes les larmes de son corps. Près d'elle, la valise des abandons. Au plan suivant une femme, jeune elle aussi, s'engouffre subrepticement dans les toilettes de la fac en compagnie d'un homme aux bras duquel la jette une étreinte passionnée. Autour d'eux, un escabeau incrusté au mur, un décor sale que la force du plaisir méprise. Philippe Garrel donne le troisième volet de la trilogie qu'il avait entamée avec *Jalousie*, suivi de *L'Ombre des femmes*. Sa chorégraphie des relations amoureuses reprend ses thèmes dans d'autres ordonnancements, liés d'une irréfutable parenté. La jeune fille en pleurs se prénomme Jeanne (Esther Garrel, fille du cinéaste dans la vraie vie). Larguée par son premier amour d'importance, Matteo, elle se retrouve sur le seuil de la maison de son père, Gilles (Éric Caravaca). Ce dernier, professeur de philosophie dans la cinquantaine, vit depuis peu avec Ariane (Louise Chevillotte), l'ardente étudiante des toilettes. Le couple naissant mise sur la succession à demeure des jours et des nuits qui devront s'accommoder des élans au risque de les y remiser. Ou de se briser le cœur.

Une fois Jeanne installée sur le canapé de l'appartement exigu, un trio s'est formé. Les géométries variables des sentiments se modifieront dans cette promiscuité.

Observateur à distance choisie des aspirations féminines au désir, Philippe Garrel éclaire de sa lanterne le « continent noir » freudien par la belle limpidité de sa maîtrise. La fraîcheur qu'il confère aux expérimentations mille fois vécues ou entendues bannit l'illustration. *L'Amant d'un jour* file en doux-amer les contradictions inconciliables, l'espérance amoureuse et la résignation à ce qui ne marche jamais vraiment. Un questionnement vient ici se poser au centre des entrelacs de complications : que signifie être fidèle ? À soi, à l'autre, aux autres... Ce n'est pas affaire de point d'arrivée mais d'ébranlements, de pulsions et d'impulsions, de la disposition des pierres d'achoppement.

Jeanne et Ariane ont le même âge. La première cherchera auprès de sa presque belle-mère réconfort et recettes. La seconde trouve avec des jeunes gens de sa génération la sensation libre du coup sans lendemain, équilibre nécessaire ou indépassable écueil. Gilles, qui a sans doute répété plusieurs fois la ritournelle, tremble de la perdre. Quelques plans de rue, des embrasures de fenêtre miteuses, la beauté d'Ariane hésitante et lumineuse comme un nu de Bonnard, la petite cuisine où l'on cause, une Jeanne parfaitement vibrante, le tour de piste réussit. L'intemporalité des lieux et des costumes, leur sobriété, la patine profonde du noir et blanc de Renato Berta font que l'on s'étonne de l'apparition d'un téléphone portable. Dans ce faux anachronisme, le fossé des générations coule sans s'abîmer. Quoi de neuf en amour, sinon l'histoire qui vient de commencer ? Quoi de neuf au cinéma ? Un nouveau Garrel à promener avec soi.

DOMINIQUE WIDEMANN

